

Mustapha Chapi, *Al-jaysh al-mahgribi fi-l-qarn at-tasi' 'ashar, 1830-1912*, Marrakech, 2008, t.I, 476p.; t.II, 586p.; publié avec le concours de l'Association des Auteurs Marocains pour la Publication (A.A.M.P).

Décrire le système militaire d'un pays, ce n'est pas seulement faire la revue des forces armées qui lui permettent de faire respecter sa souveraineté à l'intérieur et à l'extérieur de son territoire. C'est aussi, et surtout, sonder la formation sociale qui a pu engendrer cet appareil pour lui donner les qualités qui lui ont fait franchir le temps, mais aussi les défauts qui l'ont rendu caduc et inopérant au XIXème siècle. C'est dire que la thèse de M. Mustapha Chapi sur l'armée marocaine entre 1830 et 1912 est une véritable somme de ce qu'il est possible de savoir sur le sujet dans la période considérée. Les archives makhzaniennes ont été dépouillées. Les renseignements récoltés par la diplomatie et par les missions militaires européennes ont été mis à profit. Tout ce qui a été publié sur le sujet en langue arabe ou dans les autres langues a été revu et utilisé (W. Rollman, T. Berrada, B. Simou). Il en est résulté ce beau livre, en deux volumes épais mais parfaitement aérés, qu'on peut lire ou consulter avec une facilité égale. A l'origine, ce fut une thèse d'Etat, dirigée par notre défunt collègue Mohammad Hajji, et soutenue, à la Faculté des Lettres de Rabat, le 25 mai 2001. J'ai eu l'honneur de présider le jury. Puis, quand, il y a trois ans, l'auteur a décidé de mettre son travail entre les mains du plus grand public, l'Association des Auteurs Marocains pour la Publication, que je dirige, n'a pas hésité à lui apporter son concours. C'est dire tout le bien que je pense de cet ouvrage qui va faire longtemps référence pour les lecteurs arabophones.

L'ouvrage est divisé en trois parties. La première, qui fait le premier volume, comprend trois chapitres d'inégale longueur. Le premier procède au rappel du contexte interne et externe dans lequel a évolué l'institution militaire marocaine au cours de la période considérée. L'année 1830 fut un tournant pour le grand Maghreb. Les enjeux historiques devinrent tels que l'armée marocaine s'est trouvée, plus que jamais, exposée et défiée. Battue à plate couture, en 1844 par la meilleure armée du monde, la française, puis en 1859-1860 par l'armée espagnole, jugée comme de seconde catégorie, l'armée marocaine perdit, dans l'espace d'une décennie, la réputation d'invincibilité qu'elle avait acquise contre les Portugais à la Bataille des Trois Rois, en août 1578. Le monde en resta étonné. On se mit à s'interroger. Le Makhzen sentit qu'il y avait péril en la demeure. Il fallait revoir ce qui passait, la veille encore, pour intangible et quasi éternel. Les puissances européennes, en plein essor impérialiste comprirent qu'une société défendue par une armée d'un autre âge ne pouvait résister, longtemps, à leurs coups de boutoir. Les documents et les renseignements se firent de plus en plus nombreux sur l'appareil militaire marocain, pour le plus grand bonheur des historiens, en général, et de M. Chapi, en particulier, qui fait, dans les deuxième et troisième chapitres de cette première partie la description, par le menu, de la composition de cet appareil et de son armement, puis de son

fonctionnement et de son encadrement. Sont ainsi passés en revue les 'Abid al-Bokhari, ou soldats-esclaves, établis par Moulay Isma'il en noyau central qui fonctionnait, au XIXème siècle encore, comme la garde rapprochée du Makhzen et son arme secrète. Viennent ensuite les tribus-Guish, ou tribus chargées du service militaire, dont les hommes étaient des sortes de soldats- laboureurs, établis sur les meilleures terres, autour des grandes villes, en compensation de leurs prestations. Ces tribus-Guish constituaient le corps principal du système. En cas de besoin, elles étaient renforcées par des levées faites dans d'autres tribus qu'on appelait Harrakas, ou conscrits temporaires et occasionnels. Ce furent ces soldats qui se heurtèrent aux bataillons français à Isly en 1844 comme peut se heurter un pot de terre à un pot de fer. Il fallut penser à réformer l'institution. Une nouvelle troupe, celle du *nizam*, ou ordre, fit son apparition, selon ce qu'on apprit de ce qui se faisait, alors, en Turquie et en Egypte. Comme il y avait une longue tradition de recrues européennes dans les armées marocaines, des mercenaires de l'autre rive de la Méditerranée, généralement des déserteurs, dont certains finissaient par embrasser l'Islam et par faire souche dans le pays, ont contribué à encadrer les tentatives de réforme. Rien de surprenant donc, que cette armée au XIXème siècle apparaisse comme un corps composite, fait de tout et de son contraire, équipée de bric et de broc, commandée par l'impulsion plus que par les règles de l'organisation, toujours prisonnière de l'antique tactique du *karr* et du *farr*, ou vagues d'assaut et de retrait, comme opposées à la guerre par phalanges et par occupation du champ de bataille. En essayant de se réformer, cette armée n'était plus ni ce qu'elle était jadis, lorsqu'elle était le bras militaire de la société tribale, ni ce qu'elle devait devenir dans la société moderne, une fois subie l'épreuve de la colonisation. De ce fait, elle incarnait pleinement les contradictions de tout un pays pris dans la tourmente de l'impérialisme capitaliste. Il lui fallait se refaire tout en faisant face aux obligations de toujours.

Ce dilemme est décrit et explicité dans les deux autres parties qui font le deuxième volume. Sont d'abord passées en revue les fonctions de cette armée, au premier rang desquelles se place le devoir de maintenir l'ordre public et de tenir les tribus en respect. Tout le monde était armé et pour le moindre prétexte l'on recourait aux voies de fait. Nombreuses sont les révoltes et les explosions de colère dans la période considérée. L'auteur ne les passe pas systématiquement en revue. Il met l'accent sur celle des Rehamna entre 1894 et 1896 qui se soulevaient pour la deuxième fois en l'espace de trente ans. La répression n'en fut que plus terrible. La preuve était donnée que, sous un commandement ferme, l'appareil militaire répondait à ce qui en était attendu. On ne se battait pas en ordre. Mais la grande mobilité garantissait la rapidité de la manœuvre. Il y avait, évidemment, des points fixes sous forme de garnisons, de *borj-s* ou de *qasba-s*, soit pour surveiller des emplacements stratégiques, soit pour protéger le littoral contre les attaques européennes. Ce système défensif perdit de sa pertinence au fur et à mesure que le siècle avançait. En fait, l'armée s'est repliée sur l'appareil makhzanien comme on se replie sur soi-même en cas de danger ou d'impuissance. Sa tâche principale se limita, de plus en plus, à faire les corvées de

l'Etat. La première de toute était d'accompagner les sultans dans leurs *harka-s*. En milieu tribal, ce n'était pas une promenade de santé. Il fallait assurer la sécurité et le confort du souverain qui incarnait la légitimité. Il fallait procéder au recouvrement des contributions. Quelquefois, on devait corriger les rétifs et les récalcitrants. Les pertes étaient d'autant plus sensibles que les contingents tribaux sur lesquels on comptait, faisaient défaut ou désertaient en plein mouvement. La nécessité de réformer tout l'appareil s'imposait à l'évidence. M. Chapi a consacré la dernière partie de son travail à décrire les efforts de modernisation déployés, aussi bien sur terre que sur mer. Ce fut en vain. D'une part, la société marocaine toute entière considérait le changement comme une ouverture sur l'apostasie. Les quelques jeunes marocains, envoyés en Europe pour se former aux techniques nouvelles, quand ils en revinrent, furent abandonnés à eux-mêmes. D'autre part, les puissances européennes rivalisaient entre elles pour s'adjuger les immenses profits qu'elles pouvaient tirer de la réforme du Maroc. Le meilleur moyen d'y parvenir était d'aggraver les contradictions du pays en le poussant au changement sans lui donner le temps de le mener à son propre rythme. Lorsque la France, l'Angleterre et l'Espagne se mirent d'accord pour se partager le butin, la disparition de l'armée marocaine, dans ses vieilles structures ne fut plus qu'une question de temps.

Ce travail vaut, donc, autant par ce qu'il dit que par ce qu'il suggère. De nombreux textes nouveaux viennent enrichir nos connaissances. De nombreux tableaux résument les informations et les classifient. On peut regretter que les cartes ne soient pas toujours lisibles et que les termes d'époque ne soient pas toujours expliqués. De même, le récit est-il mené suivant un plan qui entraîne des redites. Mais le livre est de bonne facture. Il se lit aisément et incite à la réflexion.

BRAHIM BOUTALEB